

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 35

Artikel: L'humanité à travers les âges : II
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Alpes gelées et le lac, et que cette cloche sonne, c'est tout un poème. Réveillées en sursaut, les cloches de Saint-François et de Saint-Laurent répondaient. La cathédrale était illuminée... encore une magie qui a disparu. — Comme ce silence, le chant des orgues, la voix émue du pasteur vous saisissaient, comme les premiers rayons du soleil, bénissant la table sacrée tandis que l'orgue faisait son prélude, inspiraient le sentiment religieux ! Le chœur était séparé de l'Eglise par un jubé en marbre noir, et la petite chapelle derrière était garnie de sièges sculptés comme ceux qui sont en face de la chaire, c'est là qu'on faisait sa dévotion après avoir communisé ! Ce petit sanctuaire, où l'on ne pénétrait que quatre fois l'an, parlait autrement que les agenouilloirs banaux que l'on voit aujourd'hui aux bas côtés du chœur.

Que dire du bon déjeuner en famille qu'on faisait au retour de l'Eglise, après tant d'émotions ? Que dire de la vénérable oie, ou même de la dinde qu'on mangeait en famille ce jour-là, en invitant ses meilleurs parents, ses amis les plus intimes ? — Voilà, cher lecteur, un morceau du vieux Lausanne.

J. Z.

L'humanité à travers les âges.

II.

Les langues ne tendent pas moins à se fusionner. Les peuples du nord de l'Europe font de l'étude des langues étrangères une des bases de leur instruction. Rien de plus remarquable que la facilité avec laquelle les Suédois, les Russes, les Prussiens, parlent les langues du sud de l'Europe. Ces nations, destinées à toujours envahir le sud, pour rendre des éléments vigoureux de corps et sains d'esprit aux peuples efféminés des pays chauds, ont une aptitude spéciale pour les langues de ces pays. En France, l'assimilation a lieu d'une autre manière ; les Français apprennent peu les langues étrangères, mais ils en prennent volontiers les expressions ; les mots *bill*, *metting*, *groom*, *sport*, *steamer*, etc., ont passé dans la langue française ; ainsi que les mots *andante*, *adagio*, *presto*, *largo*, etc., de sorte que le Français emploie des mots anglais en politique et en industrie, parle italien en musique, grec en botanique, en chimie et en physique, allemand en minéralogie et géologie. Enfin, les langues venant d'une seule origine ont beaucoup de points de contact ; Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, ont formé trois branches de la souche primitive des langues ; nous n'entrerons pas ici dans des détails sur le sanscrit, mais nous ferons remarquer dans les limites de l'accessible, que *mètèr* en grec est le même que *mathér* en latin, *mutter* en allemand, *mother* en anglais, *madré* en italien, et *mère* en français, et que des ressemblances de ce genre se rencontrent fréquemment. On peut donc présumer qu'avec le mouvement des peuples, tel que la vapeur et l'électricité l'ont produit, une fusion des langues

arrivera peu à peu et nous mènera à l'*unité*, qui sans cela est réclamée par le christianisme.

L'unité chrétienne est là plus vaste de toutes. En admettant les dogmes luthérien, anglican, russe et catholique, le chrétien est un avec le Christ, non-seulement durant sa vie, mais encore après sa mort ; l'union persiste donc ; nos défunt sont enfants de Dieu et membres du Christ aussi bien que nous ; ils font partie de l'Eglise comme nous ; la mort n'existe à proprement parler pas. Le christianisme embrasse le temps et l'espace. Ainsi l'homme est de nature divine ; il règne avec Dieu sur la création, travaille avec Dieu, se repose avec Dieu, dont il fait partie par la communion ; son but est de se détacher de la terre sur laquelle il est étranger, pour se rapprocher du ciel qui est sa véritable patrie. Enfin, il est en relation permanente avec Dieu par la conscience, par la prière et par la surveillance qu'il doit constamment exercer sur ses pensées, ses paroles et ses actions.

Aujourd'hui, que les idées de tant de siècles, les usages et les coutumes de tant de nations, transplantées et adoptées dans tous les pays, ont fait de l'homme un être cosmopolite, qui se promène par tout le globe à l'aide de la vapeur, qui communique avec les pays les plus éloignés à l'aide de l'électricité ; aujourd'hui, que tous les peuples se mélangent, qu'il y a des intérêts communs, une diplomatie commune, une tendance vers la paix universelle, il ne sera pas sans intérêt de dégager l'être humain primitif de tous les éléments qui l'entourent et de lui rendre conscience de lui-même. La base de l'homme, c'est la plainte, c'est une protestation perpétuelle contre le mal. Pour nous autres, enfants d'Adam, le bien est chose toute simple, toute naturelle, qui va sans dire ; mais la méchanceté, l'injustice, les maux de toute nature, nous semblent inouïs, nous indignent, nous exaspèrent. C'est avec raison, car nous faisons souvent le mal contre notre volonté et dominés par un mauvais principe qui nous soumet au plus rude esclavage. L'homme a le sentiment d'une déchéance, nos projets si beaux, si hardis, si simples en idée, nous trouvent faibles à l'exécution, les forces nous manquent, la présence d'esprit nous abandonne, et le sentiment de notre néant nous est fort pénible. Il est curieux qu'au lieu d'en convenir franchement, nous cherchons à nous faire illusion à nous-mêmes et à nous supposer une importance, des talents, une supériorité que réellement nous ne possédons pas. Grand chimiste, qui, au milieu de tes appareils, te crois dominateur du monde, fais du sucre avec un roseau planté dans la terre ! extrais du sol que tu foules aux pieds le parfum de la violette, le goût de la fraise et celui de la pêche. La création fait tout cela, et nous, superbes, nous nous croyons des génies quand nous avons analysé chimiquement ces merveilles que nous ne saurions produire. L'homme a l'instinct de l'immuable. Nous croyons cependant à quelque chose de meilleur ; nous accueillons avec enthousiasme la nouveauté, le changement, et

aucune déception n'a pu encore nous corriger. L'attente d'un jugement dernier se trouve chez tous les peuples. Les idées sur la création se retrouvent jusqu'au nord. Ainsi l'homme a le sentiment naturel du bien, de la puissance, d'un monde meilleur, de l'éternité et de l'immuable ; il a celui de sa déchéance et de sa faiblesse, il a l'instinct du christianisme. Les peuples primitifs voyaient Dieu partout. Tous avaient un culte plus ou moins imposant et solennel. Partout la lutte du bien contre le mal, partout la plainte, partout l'insurrection contre l'injustice. Partout la tendance vers un seul but, qui est l'anéantissement du mal et la création d'un état meilleur, soit pour l'individu, soit pour la société.

J. Z.

L'émancipation des esclaves des colonies hollandaises.

L'affranchissement des esclaves, dans les colonies hollandaises de l'Amérique, a été décrété par une loi, le 8 août 1862. 45,000 esclaves sont devenus libres dès le 1^{er} juillet 1863. Les propriétaires seront dédommagés. Cette importante transformation coûtera à la Hollande plus de 52 millions de francs, dont deux millions sont destinés à des primes pour encourager l'immigration de nouveaux travailleurs. Les nègres affranchis seront soumis pendant dix ans encore à une surveillance spéciale. Bien que libres quant au choix de leurs demeures, de leurs occupations et de leurs maîtres, ils seront cependant obligés de s'engager à un travail régulier : ceux des plantations pour un laps de temps de un à trois ans, ceux de la ville de trois mois à une année, ou de se faire admettre comme industriels au moyen d'une patente. Le gouvernement se réserve même le droit, mais pour deux ans seulement, de circonscrire au besoin le choix du lieu de leur résidence au district dans lequel ils se trouveront. Par contre ils seront mis immédiatement en possession du droit de citoyen, et obtiendront un nom, des écoles, un culte et l'autorisation de posséder. Après dix ans la loi les reconnaît et les déclare citoyens avec tous leurs droits.

Telles sont les dispositions prises par le gouvernement hollandais, et qui portent le cachet de l'esprit sérieux et réfléchi de cette nation ; elles sont empreintes aussi bien d'un sentiment d'équité envers le propriétaire, que d'une bienveillante sollicitude pour les esclaves affranchis.

L'envoi des notes des trois puissances à Saint-Pétersbourg a inspiré à un lecteur de journaux la fable suivante qui traduit bien les appréhensions sur le résultat final de l'intervention diplomatique dans les affaires polonaises :

L'OURS ET LA BREBIS.

Sire ours et sœur brebis faisaient mauvais ménage, Elle ne voulant pas qu'on vint la mettre à mort. Trois aigles, fort touchés de son malheureux sort, Tinrent, dit-on, à l'ours à peu près ce langage : Sire pour six raisons, soyez juste et clément.

— Soit, nous en causerons, mais pas en ce moment, Je suis trop occupé, dit-il. Puis, avec rage, Il donne à la pauvrette un dernier coup de dent, Lors, le fait accompli, la brebis égorgée, L'affaire, on le conçoit, se trouvait arrangée.

Un magister de village qui ne pouvait apprendre à ses écoliers à dire couramment les noms des vingt-deux grumeaux qui composent la coque helvétique, les mit dans l'ordre suivant pour mieux les inculquer dans leur mémoire :

Argovie et Fribourg, Bâle, Soleure et Berne, Genève, Uri, Glaris, les Grisons et Lucerne, Zug, Schaffhouse, Zurich, St-Gall, Vaud, Neuchâtel, Thurgovie, Unterwald, le Valais, Appenzell, Le Tessin et Schwytz, tous fiers du nom de Tell !

Causerie.

Le grand événement du mois est passé ; la clôture du tir fédéral a eu lieu cette semaine. Depuis près d'une année, la Chaux-de-Fonds et les localités voisines faisaient des préparatifs inouïs pour célébrer d'une manière inimitable cette fête nationale ; depuis un an, on n'y parlait que du tir, on ne voyait, on n'entendait que par le tir, qui apparaissait dans l'avenir comme un rêve enchanteur !... On touche enfin à ce jour mémorable ; des visiteurs accourent de tous côtés, l'écho de ces paisibles montagnes redit mille acclamations, mille bravos, mille serments d'amitié et de concorde ; le canon gronde, la musique enivre la foule de ses airs mélodieux, les drapeaux flottent, les guirlandes de verdure se balancent sur le passage des tireurs. La nuit, des réverbères artistement combinés, des lanternes vénitiennes, des feux d'artifices éclairent cette scène de leur magique lumière. Partout règne la vie, la fraternité, la joie, l'expansion des cœurs, puis, quelques jours s'écoulent, les guirlandes se fanent sous le soleil brûlant, les oriflammes sont lacérées par le vent, la poussière souille de sa robe grise tous ces ornements ; la foule est moins compacte, les tireurs regagnent leurs foyers, la voix du grand tir devient rauque, fatiguée, imperceptible. Déjà des ouvriers impitoyables abattent tant de belles constructions éphémères, arrachent les guirlandes et les devises, et couchent à terre les arcs de triomphe. Les verres, les bouteilles, les couverts de table qui ont servi à tant de convives sont vendus à l'encan, les sommeliers, fatigués de veilles et de travail, reçoivent leur paie et em-